

atrophées peuvent être amenés à donner des femelles développées. « Tout ver d'ouvrières qui n'a pas plus de trois jours d'éclosion peut être transformé en femelle développée, » voilà ce qu'il convient de ne pas oublier. Lorsque les abeilles veulent transformer une larve d'ouvrière en larve de femelle développée (cela arrive quand elles viennent de perdre leur mère), elles agrandissent la cellule qui contient le ver, en détruisant les cellules voisines et en donnant une direction verticale à celles qu'elles agrandissent; elles présentent à la larve à transformer la bouillie prolifique dont nous venons de parler, et cette larve accomplit les transformations que nous avons vues plus haut. Au bout de onze ou douze jours de cette transformation, ou de seize jours de la ponte de l'œuf, il en naît une femelle développée, une *femelle artificielle* qui a toutes les qualités de celles élevées dans les conditions ordinaires.

Les abeilles chargées de l'éducation du couvain donnent les soins les plus assidus à leurs nourrissons. Si elles ne sont pas mères pour le reste, elles remplissent dignement ce rôle dans cette circonstance. Elles sont si attachées au couvain, l'espoir de la prospérité de leur colonie, que c'est à grand-peine qu'on peut leur faire abandonner les gâteaux qui le contiennent, et cet attachement se change en fureur au moindre danger. Si un bruit extérieur se fait entendre, elles sortent en nombre, et c'est alors qu'oubliant que la défense de leurs enfants leur coûtera la vie, elles font usage de leur aiguillon, qu'elles perdent la plupart du temps avec les organes qui l'accompagnent et y trouvent la mort. Aussi est-il prudent de ne pas tourmenter inutilement les ruchées lorsqu'elles ont beaucoup de couvain et de n'en approcher qu'avec précaution. Ce dévouement n'est pas moins grand pour la mère abeille, sur l'existence de laquelle repose la conservation de la colonie. Car sans mère et sans espoir de s'en procurer une, la famille ne peut plus se perpétuer; la colonie tombe en décadence et s'éteint bientôt.

Par suite de la grande ponte du printemps qui est subordonnée à l'abondance des fleurs et au temps favorable, les colonies d'abeilles deviennent très populeuses; la ruche ne suffit plus parfois à loger toutes ses habitantes, que dans ce cas, on voit se grouper autour de l'entrée, et y faire ce qu'on appelle la *bar-*

be. C'est alors qu'elles pensent à essayer, c'est-à-dire à produire une colonie nouvelle. Une grande partie des abeilles accompagnées de la mère sortent précipitamment de leur ruche, et vont, la plupart du temps, se fixer à une branche d'arbre. C'est cette quantité plus ou moins grande d'abeilles émigrantes qu'on appelle *essaim* ou *jeton*. Il y a des ruches qui essaient plusieurs fois la même année. Les conditions indispensables de l'essaimage sont d'abord la saison favorable, la saison des fleurs; puis une population nombreuse et la présence des mâles. Les essaims sortent par les beaux jours, depuis neuf à dix heures du matin, jusqu'à quatre à cinq heures du soir, mais plus particulièrement vers le milieu de la journée. Une disposition de temps à l'orage accélère toujours leur départ.

— Le père Thomas en était là de sa narration, lorsque le voisin Chouffeur, qui s'était éloigné du groupe des auditeurs pour se rapprocher des ruches, cria: « un essaim! » En effet, les abeilles d'une colonie qui faisait la barbe, sortaient tumultueusement de leur ruche; un certain nombre se balançaient déjà dans l'air en faisant entendre un son particulier et bien nourri qui annonçait la sortie d'un essaim. Au bout de quelques minutes, ces abeilles se fixèrent à une branche de prunier où elle formèrent une sorte de grappe allongée plus grosse que la tête de votre serviteur. Le père Thomas à qui cet essaim avait fait lever la séance inopinément, s'apprêta à le recueillir. Il prit une ruche propre, la présenta sous la grappe d'abeilles, et de sa main droite il empoigna la branche où était attaché cet essaim, laquelle branche il secoua assez fortement pour faire tomber toutes les abeilles dans la ruche. Il retourna doucement celle-ci qu'il posa sur le sol en ayant soin qu'elle portât par un côté sur un caillou gros comme une pomme qu'il avait placé là exprès. Une partie de la masse d'abeilles roula à terre, et un certain nombre s'envolèrent; mais celles qui restèrent collées à la ruche s'étant mise à l'attrer le rappel, on vit celles qui étaient à terre en faire autant et courir dans la ruche, et celles qui voltigeaient à l'entour s'abattre par la large entrée que procurait le caillou dont, je viens de parler. Au bout de dix à douze minutes, toutes ces abeilles furent réunies dans leur nouvelle habitation que le père Thomas se hâta de porter au rucher, à une certaine distance de la souche.

A ce moment le maître d'école demande la parole pour présenter quelques observations sur la forme des ruches du père Thomas, et pour faire connaître, à son avis, celles qui doivent être préparées. Mais comme la journée s'avancait, on résolut unanimement de se réunir un autre jour au rucher du préopinant, ou l'on apprendrait à connaître les meilleures ruches.

(A continuer.)

UNE VISITE A LA FERME DE MON VOISIN.

M. l'Editeur,

Puisque les cultivateurs sont si bien accueillis dans vos colonnes, je vais me permettre de vous envoyer une suite de correspondances, qui j'ose l'espérer, seront utiles à vos lecteurs déjà nombreux, si j'en juge par les abonnements que vous avez dans ma localité.

Après la culture de son champ il n'est rien, suivant moi, de plus noble pour le cultivateur que d'être utile à ses confrères. C'est avec l'espoir d'être ainsi utile que je vais vous faire part d'une visite que je ferai chaque semaine à la ferme de mon voisin.

Ce Monsieur a su vivre honorablement sur sa terre et se créer une jolie fortune en peu de temps. Ses procédés étendent à la portée de tout le monde, et en ayant fait l'épreuve avec avantage moi-même, je crois que vos lecteurs profiteront grandement s'ils veulent me suivre dans mes visites, dont la première sera rapportée dans votre prochain numéro.

PROGRES.

St..... 12 Nov. 1869.

MANIERE DE DISTINGUER LES ŒUFS FRAIS.

On distingue facilement les œufs frais de ceux qui ne le sont pas en les plongeant dans un vase rempli d'eau; les seconds surnagent, les premiers vont au fond. Un moyen encore plus simple: c'est de mouiller avec la langue, les deux extrémités de l'œuf; si l'œuf est frais, on trouvera que la pointe sera froide, tandis que l'autre extrémité offrira une certaine chaleur; cette différence de température n'est plus sensible lorsque les œufs sont vieux ou gâtés.

On peut encore éprouver les œufs en les exposant à la chaleur: ils sont frais lorsqu'ils suintent et se recouvrent d'une légère humidité.